

HOMÉLIE 31

«L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi, ni la tête aux pieds : Vous ne m'êtes pas nécessaires.»

1. Après avoir réprimé l'envie des inférieurs, et dissipé la tristesse que sans nul doute ils ressentaient de ce que d'autres avaient reçu de plus hautes grâces spirituelles, il réprime aussi l'orgueil qu'une telle faveur pouvait inspirer à ces derniers. Il leur a déjà parlé dans ce sens, et sa parole n'était pas équivoque, en leur déclarant que ce don est purement gratuit, et non un mérite. Il y revient maintenant avec plus d'énergie, en développant toujours la même comparaison. De l'ensemble et de l'unité du corps, il passe au parallèle entre les membres; et c'est là surtout ce que les auditeurs désiraient savoir : ils devaient être moins consolés par la pensée qu'ils étaient tous un seul corps que par la connaissance de ce qui dans leur nature même les rapprochait des autres. Il poursuit : «L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi; ni la tête aux pieds : Vous ne m'êtes pas nécessaires.» Pour être moins grand, le don n'en est pas moins nécessaire; s'il disparaît, les obstacles se multiplient et la plénitude de l'Eglise est en défaut. Il n'y a pas dans le texte : L'œil ne dira pas; mais bien : «L'œil ne peut pas dire.» Le voudrait-il donc, le dirait-il même, ce serait sans valeur, c'est une chose contre nature. Pour mieux exposer sa pensée, Paul va d'un extrême à l'autre : il prend d'abord la main et l'œil, puis la tête et les pieds, rendant ainsi sa comparaison plus piquante. Quoi de plus vil que le pied, de plus honorable et de plus nécessaire que la tête ? C'est ici surtout ce qui constitue l'homme. Et cependant la tête ne se suffit pas elle-même, et seule n'accomplit pas tout; car, s'il en était ainsi, les pieds ne seraient qu'un appendice inutile.

L'Apôtre ne s'arrête pas là, il saisit un autre point saillant, selon son usage; il ne s'en tient pas seulement à l'égalité, il va plus loin, il ajoute : «Mais les membres de notre corps qui paraissent les plus humbles, sont les plus nécessaires; ceux que nous regardons comme les moins honorables, nous les entourons d'un plus grand honneur; les moins dignes sont les plus respectés.» Partout il fait ressortir l'union des diverses parties du corps, dans le but de ranimer l'un et de rabaisser l'autre. Je ne me borne pas à déclarer, semble-t-il dire, que les membres supérieurs ont simplement besoin des inférieurs; je déclare qu'ils en ont un besoin indispensable. Ce qu'il y a de plus faible et de moins honorable en nous, n'est pas ce qu'il y a de moins nécessaire ni de moins honoré. -Il a bien raison de dire : «Qui nous paraissent ..., que nous regardons;» c'est l'opinion reçue, telle n'est pas au fond la nature des choses. En nous rien d'ignoble, puisque tout est l'œuvre de Dieu. Ce qu'on estime le plus déshonnête est ce qu'on respecte le plus, ce que les pauvres eux-mêmes, quoique dans un état à peu près complet de nudité, veulent au moins couvrir. Ce n'est pas ainsi qu'on traite une chose déshonnête; on devrait plutôt la dédaigner. Quand on a dans sa maison un pauvre misérable esclave, ce n'est pas de lui certes qu'on a le plus de soin, il n'est pas même mis au rang des autres. Ce que nous appelons honteux, loin d'être honoré comme le reste, devrait donc être dédaigné, si cette dénomination était juste. Voilà cependant que nous l'honorons d'une manière spéciale, et c'est la divine sagesse qui le veut ainsi. Par les dispositions de la nature, certains membres ne réclament aucun soin; pour d'autres c'est le contraire, et nous sommes dans la nécessité d'y pourvoir. Ce n'est pas une raison de les estimer honteux. Les animaux n'ont besoin de rien, ni de vêtements, ni de chaussures, ni de toits faits de mains d'homme; je l'entends du plus grand nombre. Il ne faut pas croire pourtant que notre corps soit moins honorable, parce que toutes ces choses lui sont nécessaires,

A les examiner de près, elles sont elles-mêmes honorables et nécessaires par leur nature. Paul l'insinue clairement; et ce n'est pas à cause de l'attention que nous y portons et de notre sollicitude à cet égard; c'est un jugement qui repose sur la nature même des choses. Aussi quand il parle de ce qui nous paraît faible et honteux, montre-t-il par l'expression même que telle est notre opinion; quand il en proclame la nécessité, ce n'est plus une opinion qu'il rapporte, il affirme de lui-même une vérité; et rien de plus juste. De là dépend, en effet, l'existence de la famille et la perpétuité du genre humain : voilà pourquoi les lois romaines punissent les hommes qui se livrent à d'infâmes mutilations, les traitant comme des ennemis de l'humanité et de la nature elle-même. Périrent néanmoins les profanateurs qui déshonorent l'œuvre de Dieu ! De même que plusieurs ont maudit le vin et les femmes à cause de l'ivresse et de l'impudicité, de même ils ont flétri la nature à cause du mal auquel on l'a fait servir. C'est une injustice; il ne faut pas attribuer le mal à la nature, mais seulement à la volonté perverse de ceux qui commettent de pareils attentats. Ce qui regarde les membres faibles, sans honneur, nécessaires cependant et plus honorés que les autres, plusieurs

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

supposent que Paul l'a dit des yeux et des pieds, en attribuant aux yeux les qualifications de faibles et nécessaires à cause de leur délicatesse extrême et de leur extrême utilité, les deux autres qualifications aux pieds, qui réclament, en effet, la plus grande prévoyance, l'attention la plus soutenue.

2. Voulant ensuite éviter toute autre hyperbole, l'Apôtre dit : «Ce qu'il y a d'honnête en nous n'a besoin de rien.» Quelqu'un eût pu faire cette remarque : Où se trouve ici la raison ? faut-il donc mépriser ce qui est digne d'honneur et couvrir avec soin ce qui ne l'est pas ? – Nous n'agissons pas de la sorte par un tel sentiment, semble-t-il répondre, mais bien parce que d'un côté nous n'avons rien à faire. Voyez quel magnifique éloge il a fait en peu de mots et comme en courant, quelle utile et sage leçon il donne. Non content, il remonte à la cause : «Mais Dieu a si bien pondéré les choses dans notre corps, que ce qui est le moins honorable est le plus honoré, afin qu'il n'y ait pas de schisme dans le corps.» Cet équilibre établi par Dieu rend certains voiles indispensables, ce qui contribue même à l'unité, en faisant disparaître les différences; l'équilibre autrement n'aurait pas été rétabli. Remarquez encore que l'Apôtre signale toujours de simples défauts : «Le membre à qui quelque chose manque,» dit-il; il ne le qualifie pas de déshonnête ou de honteux. Mais d'où vient cette défektivité ? De la nature. «C'est à celui-là qu'il accorde le plus grand honneur.» Pourquoi encore ? «Afin qu'il n'y ait pas de schisme dans le corps.» Ceux auxquels il parle avaient des consolations sans nombre, ce qui ne les empêchait pas de gémir comme ayant moins reçu; il leur montre alors qu'ils ont été plus honorés : «Accordant au plus humble un plus abondant honneur.» Il en donne ensuite la raison, établissant que cette défektivité et cet honneur sont également un bien. Quelle est cette raison ? «Afin qu'il n'y ait pas de schisme dans le corps.» Il n'a pas dit : Dans les membres. Si les uns avaient tout reçu de la nature et de nos soins, tandis que les autres n'auraient rien eu d'aucun côté, on eût vu l'inégalité la plus choquante; les membres se seraient séparés, ne pouvant tolérer une pareille union; et cette séparation aurait ruiné l'ensemble.

Voyez-vous comme il a démontré à quel point il était nécessaire que l'honneur compensât l'infériorité ? Si cela n'avait pas eu lieu, c'était la ruine commune; je le répète. Si nous n'avions pas eu cette attention et ces soins pour des membres peu favorisés de la nature, c'en était fait d'eux; leur perte causait la division du corps, et cette division à son tour entraînait la perte des membres bien supérieurs à ceux-là. Evidemment donc en prenant soin des uns nous prenons soin des autres. Ils existent moins dans leur propre nature qu'ils ne sont un dans le corps. En conséquence, si le corps vient à périr, il ne leur sert de rien d'être sains en eux-mêmes : que l'œil ou le nez demeurent intacts, le lien commun venant à se rompre, que sont-ils désormais ? Tant que le lien subsiste, ils peuvent bien subir quelque atteinte; mais ils restent et bientôt ils sont ramenés à leur intégrité. Quelqu'un dira peut-être : Il est naturel que dans le corps la défektivité soit compensée par l'honneur; mais le voit-on parmi les hommes ? C'est parmi les hommes surtout que vous verrez cela se produire. Ceux qui ne se présentèrent qu'à la onzième heure furent les premiers récompensés. Pour la brebis égarée, le pasteur abandonna les quatre-vingt-dix-neuf autres, courut après elle, et, l'ayant trouvée, la rapporta lui-même, au lieu de la pousser devant lui. L'enfant prodigue reçut plus d'honneur que celui dont la conduite était irréprochable. Le larron reçut la couronne et fut proclamé vainqueur avant les apôtres. La même chose vous frappera dans la parabole des talents : Le serviteur à qui le maître en avait confié cinq et celui à qui il en avait confié deux eurent une même récompense; et ce fut un acte de sagesse et de sollicitude que ce dernier n'en eût que deux. S'il en avait eu cinq, ne pouvant peut-être pas les faire valoir, c'eût été sa perte complète; n'en ayant eu que deux, comme il fit ce qui dépendait de lui, il fut récompensé à l'égal de celui qui en avait fait fructifier cinq; il eut même un avantage, puisqu'il obtint la couronne pour de moindres labeurs. Il était homme aussi bien que l'autre, et le Seigneur cependant n'exigea pas de lui un compte aussi rigoureux; il ne l'avait pas soumis à d'aussi rudes fatigues, il ne lui dit pas : Pourquoi ne pourrais-tu faire valoir cinq talents ? Ce langage n'eût été que légitime; mais, au contraire, il lui décerna la couronne.

Instruits de ces vérités, ne traitez pas vos membres inférieurs d'une manière hautaine, de peur que le mal ne tombe sur vous avant même de les atteindre. Qu'ils soient retranchés, et le corps tout entier se décompose. Qu'est le corps, en effet, sinon un composé de plusieurs membres ? Paul l'a dit : «Le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs.» Si tel est le corps dans son essence, veillons à maintenir cette pluralité; car la détruire, c'est porter au corps un coup mortel. Aussi l'Apôtre ne s'élève-t-il pas seulement contre toute séparation, il demande encore que nous soyons parfaitement unis. Il ne se borne pas à dire : «Afin qu'il n'y ait pas de schisme dans le corps;» il ajoute : «Afin que tous les membres soient en sollicitude

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

les uns pour les autres dans son intérêt.» C'est une raison de plus de cet honneur spécial qu'on doit accorder aux membres inférieurs. En prévenant les divisions, cette disposition de la sagesse divine a pour but de fortifier l'entente et la charité. Si c'est un devoir pour chacun de travailler au salut du prochain, ne me parlez pas de plus ou de moins; il n'y a ni plus ni moins ici. Tant que le corps subsiste, on peut apercevoir quelque différence; s'il vient à périr, il n'en est plus aucune; or, il périt quand les membres inférieurs disparaissent.

3. Du moment donc où la conservation des grands membres dépend de celle des petits, les premiers doivent avoir soin des seconds comme d'eux-mêmes; la ruine des uns est celle des autres. Vous auriez beau répéter mille fois : Ce membre est peu de chose, il est sans dignité. Si vous n'avez pas à cœur de le sauvegarder comme vous-même, si vous le négligez sous prétexte qu'il vous est inférieur, c'est à vous qu'en reviendra le dommage. De là vient que Paul n'exige pas seulement une sollicitude réciproque; il veut qu'elle soit égale et dans l'intérêt commun c'est-à-dire, que la même vigilance soit déployée à l'égard des petits membres et des grands. Abstenez-vous de dire : Ce n'est qu'un membre obscur. Souvenez-vous plutôt qu'il est un membre de ce corps auquel nous appartenons tous; ce membre, aussi bien que l'œil, fait que le corps est corps. Dans cette admirable structure, personne n'a rien de plus que son prochain. Ce qui constitue le corps, ce n'est pas qu'un membre soit plus digne et l'autre moins, c'est qu'ils soient multiples et divers. De même que vous servez à l'ensemble parce que vous êtes plus grand, de même il sert parce qu'il est plus petit. Sa petitesse donc n'est pas moins estimable que votre grandeur, ne contribue pas moins au résultat total, ne vous cède en rien dans ce magnifique ensemble. C'est bien évident : supposez qu'il n'y ait là aucune différence, aucune inégalité d'honneur, et que tout soit œil ou tête; est-ce que le corps ne disparaît pas ? Sans nul doute. La même chose aurait lieu dans le cas où tout serait infime. Sous ce rapport donc point d'inégalité. Faut-il en dire davantage ? c'est pour qu'il y ait un corps que le petit est petit; c'est pour vous qu'il est petit, pour que vous restiez grand.

Voilà pourquoi Paul exige de tous la même sollicitude. Après avoir dit : «Que tous les membres soient en sollicitude les uns pour les autres dans le même but,» il interprète et développe ainsi cette pensée : «Si l'un des membres souffre, tous les autres souffrent avec lui; si l'un des membres est glorifié, tous les autres s'en réjouissent de même.» Cette sympathie, Dieu l'a voulue, dit l'Apôtre, pour établir l'unité, dans la diversité, pour que tout ce qui arrive soit commun entre tous. Si le soin qu'on accorde à son prochain est le salut du corps entier, nécessairement la gloire et la tristesse doivent être communes. Paul demande donc ici trois choses : l'union la plus étroite au lieu de la division, une vigilance égale et réciproque, le partage des douleurs et des joies. Il venait de dire qu'un plus grand honneur est accordé à ce qu'il y a de plus infime, et précisément pour cela, voulant bien montrer que l'infériorité par elle-même appelle de plus grands égards; et maintenant il les met tous au même niveau par rapport à cette vigilance qu'ils doivent déployer les uns envers les autres. Ce lien n'est pas le seul; la communauté des bonheurs et des peines rattache aussi les membres entre eux. Qu'une épine s'enfonce dans notre pied, soudain tout le corps le ressent et s'en inquiète, le dos se courbe, le ventre et l'abdomen se compriment, les mains se précipitent comme de fidèles servantes pour arracher la cause du mal, la tête s'incline et les yeux cherchent avec la plus vive attention. De telle sorte que, si le pied se trouve inférieur en ce qu'il ne peut pas monter, il est encore au niveau de la tête qu'il oblige à s'abaisser, il a le même honneur; car elle se penche non par grâce, mais par nécessité.

Si le membre le plus noble a l'avantage, l'égalité se rétablit d'une manière éclatante par là même qu'il doit venir au secours du moins noble, l'honorer et compatir à ses douleurs. Quoi de plus humble que la plante des pieds ? quoi de plus digne que la tête ? Celle-ci néanmoins s'incline vers les pieds, entraînant tout à sa suite. Si les yeux à leur tour sont atteints d'une maladie, tout souffre, tout est dans l'inaction, ni les pieds ne marchent, ni les mains ne travaillent, ni l'estomac ne remplit ses fonctions accoutumées; et les yeux seuls sont malades. Pourquoi donc arrêtez-vous l'estomac ? pourquoi vos mains et vos pieds sont-ils immobiles ? Parce que vous ne pouvez vous en séparer, et que tout le corps ressent une souffrance qu'on ne saurait expliquer. S'il ne souffrait pas de cette façon, la sollicitude ne serait pas commune. C'est pour cela qu'après avoir dit : «Les membres sont en sollicitude les uns pour les autres dans le même but,» l'Apôtre ajoute : «Qu'un membre souffre, et tous souffrent avec lui; qu'un membre soit glorifié, et tous prennent part à sa joie.» Et comment y prennent-ils part ? La tête reçoit la couronne, et l'honneur appartient à l'homme tout entier. La bouche parle, et les yeux rient et rayonnent; c'est ici cependant la gloire de la langue, et non la beauté des yeux. Que les yeux brillent d'un doux éclat, et la femme tout entière vous paraît belle. Les yeux s'embellissent aussi et lancent de plus beaux rayons, quand on vante la régularité des traits,

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

l'attitude de la tête, la beauté de tout le corps; ils pleurent de la douleur des autres membres, bien qu'ils soient eux-mêmes intacts.

4. Réfléchissant tous à cette muette leçon, imitons cette union intime de toutes les parties du corps; gardons-nous de suivre une conduite opposée, d'insulter aux maux de nos frères et de jalousier leur bonheur; c'est de l'extravagance et de la folie. S'arracher un œil, c'est un signe évident de démence; se dévorer une main, ce n'est pas certes une frénésie moins évidente. S'il en est ainsi pour les membres, une pareille conduite à l'égard des frères n'est pas davantage exempte de folie et ne cause pas un moindre dommage. Quand votre frère jouit d'une grande considération, vous recevez vous-même un reflet de sa beauté, le corps tout entier devient plus beau; ce frère ne concentre pas en lui tout cet éclat, il vous le communique, Si vous éteignez ce flambeau, vous répandez les ténèbres sur tout le corps, c'est un malheur que vous causez à tous les membres; en le sauvegardant, au contraire, vous protégez la beauté de tout le corps. On ne dit pas d'habitude : Cet œil est beau. Que dit-on ? Cette femme est belle. Sa gloire à lui est donc la gloire commune. Dans l'Eglise, la même chose a lieu. Que quelques-uns de ses membres brillent par leur mérite, l'Eglise elle-même recueille le fruit de cette bonne réputation. Les ennemis ne scindent pas les éloges, ils les donnent sans distinction. Si quelqu'un a le talent de la parole, ce n'est pas lui seul qu'on loue, c'est toute l'Eglise. On ne dira pas uniquement: Cet homme est admirable. Mais quoi ? Les chrétiens ont un admirable docteur, on le regarde comme un bien commun. Ainsi donc les étrangers ne divisent pas, et vous divisez, vous faites la guerre à votre propre corps, vous luttez contre vos membres ! Ne savez-vous pas que cela bouleverse tout ? Il est écrit : «Un royaume divisé en lui-même ne subsistera pas.» (Mc 12,25)

Rien ne divise et ne disperse comme la jalousie : c'est une maladie terrible, une passion indigne de tout pardon, quelque chose de plus funeste même que la racine de tous les maux. Car enfin l'avare se réjouit quand il reçoit lui-même, tandis que le jaloux se réjouit quand un autre ne reçoit pas, et non de son propre avantage; il regarde comme un bien pour lui les calamités de ses frères, et non sa propre félicité. C'est l'ennemi du genre humain; il va partout frappant les membres du Christ. Que peut-on imaginer de plus frénétique ? Le démon est jaloux, à la vérité, mais des hommes, et nullement des démons : et vous, homme, c'est aux hommes que vous portez envie, votre malveillance a vos semblables pour objet, les enfants de la même famille; ce qu'on ne trouve pas même chez le démon. Quelle excuse avez-vous, quel moyen d'atténuer votre conduite, quand les succès du prochain vous font pâlir et trembler, tandis qu'ils devraient être pour vous un sujet de triomphe et d'allégresse ? Etes-vous jaloux, soyez-le, je ne vous le défends pas, mais soyez-le pour imiter celui dont la vie est si noble, pour tâcher d'arriver au même sommet, au lieu de l'en précipiter, pour retracer enfin la même vertu. Voilà une jalousie louable, imiter et non attaquer, déplorer ses propres maux avec amertume et non s'attrister du bien d'autrui. L'envie fait tout le contraire : elle oublie ses maux pour gémir sur le bien des autres. Il est des pauvres moins torturés par leur pauvreté que par l'abondance du prochain. Quoi de plus terrible ? En cela le jaloux est pire que l'avare, comme nous l'avons déjà dit, puisque celui-ci se réjouit après tout d'un gain qui lui arrive, pendant que celui-là trouve son plaisir dans la perte qu'un autre fait.

Je vous en conjure donc, quittant cette voie perverse et vous tournant désormais vers une sainte jalousie, vers ce zèle dont le feu lui-même n'égale pas la force et les ardeurs, mettez-vous en possession des plus grands biens. Ainsi Paul amenait les Juifs à la foi : «Si je puis de quelque manière exciter l'émulation parmi ceux de ma race, en sauver quelques-uns.» (Rom 11,14) L'émulation qu'il désire ne se tourmente pas des succès d'autrui et ne s'afflige que de ses propres misères, L'envieux, encore une fois, se dessèche à la vue du bonheur de ses frères; il n'a qu'un désir, celui de ternir leur gloire et de ruiner leurs travaux; il ne cherche pas à s'élever réellement lui-même, il pleure de ce qu'il voit un autre s'élever, il met tout en œuvre pour le jeter à bas. Quelle image aurions-nous pour rendre cette passion ? Elle me donne l'idée d'un âne paresseux et surchargé de graisse qui se trouverait attaché avec un cheval plein d'ardeur, et qui, ne voulant pas se lever lui-même, tâcherait d'entraîner l'autre par son poids. L'envieux de même ne songe à rien et ne fait rien pour s'arracher à sa profonde léthargie; il dépense toute son activité pour arrêter celui qui s'élance vers les hauteurs célestes et tromper son essor; c'est un parfait imitateur du diable. En effet, celui-ci voyant l'homme dans le paradis ne s'efforça pas non plus de changer lui-même, et n'eut que la pensée de chasser l'homme du paradis. Le voyant ensuite sur le trône des cieux et les autres se diriger de ce côté, il se préoccupe de la même chose, enrayer et tromper ce mouvement ascensionnel, au risque d'activer pour lui les flammes éternelles. C'est un fait sans exception : l'objet de l'envie y trouve un surcroît de gloire, s'il est toujours vigilant; l'envieux aggrave chaque jour

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

son état déplorable. C'est ainsi que Joseph parvint au comble des honneurs, Aaron au sacerdoce; les manœuvres des envieux firent que Dieu réitéra sa sentence et que la verge fleurit. C'est ainsi que Jacob fut dans l'opulence et posséda toute sorte de biens. C'est ainsi que les hommes dévorés par la jalousie se sont jetés dans des maux sans nombre.

Sachant toutes ces vérités, fuyons cette lâche passion. Pourquoi l'envie qui vous consume, dites-moi ? Parce que votre frère a reçu la grâce spirituelle ? Et de qui l'a-t-il reçue, je vous prie ? n'est-ce pas de Dieu ? Déclarez donc la guerre à l'auteur de ce don. Voyez-vous jusqu'où le mal se glisse, comme il met le comble au péché, à quel point il creuse l'abîme de la vengeance ? Fuyons donc encore une fois, mes bien-aimés, une pareille maladie; loin de les imiter, prions pour ceux qui en sont atteints, ne négligeons rien pour l'éteindre. Gardons-nous des entraînements de ces insensés qui, voulant accabler les autres, ne cessent d'aggraver leur propre supplice. Loin de nous de tels sentiments; pleurons et gémissons sur le malheur de ces hommes. Eux seuls ont à souffrir, ils ont au cœur un ver qui les ronge sans cesse, ils alimentent la source d'un poison plus amer que le fiel. Conjurons la bonté divine de les guérir et de nous préserver. Le ciel est inaccessible à quiconque est infecté de cette plaie, et même auparavant la vie n'est pas tolérable. La vermine qui se met dans le bois ou dans la laine, ne les corrode pas d'une manière aussi fatale que la fièvre de l'envie corrode les os des envieux et ruine les vertus de l'âme. Pour nous soustraire donc et soustraire les autres à d'innombrables maux, chassons cette dangereuse fièvre, pire que le mal le plus contagieux. Soutenus alors par la force spirituelle, nous mènerons à bonne fin le combat de la vie et nous obtiendrons les couronnes du ciel. Pussions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.